



AO-00051
232765
philo

Filière : B/L

Session : 2020

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

L'expérience du confinement durant l'épidémie de Covid-19 a fait naître l'idée du "monde d'après" : l'isolement généralisé a pu être vécu comme une rupture, a agi comme une prise de conscience des limites du consumérisme et du capitalisme néolibéral ; on levoigne la multiplication des appels à "changer de modèle", à "repenser nos valeurs" pour favoriser davantage le "vivre ensemble", etc. Cet exemple d'imagination du "monde d'après" illustre ce que l'on appelle un monde. C'est d'abord un espace fini et transformé, rendu habitable par une transformation, une activité humaine : il relève de la maîtrise, de l'assimilation, de ce qui est connu, il est l'endroit où l'on est informé de ce qui se passe. C'est en outre un espace commun, qui fait cohabiter une pluralité d'individus, organise entre eux au sein d'un territoire qu'ils partagent : on peut avoir "son monde à soi", "être dans son monde", mais on sera alors exclu du monde, (~~espace~~) lieu du collectif. C'est enfin un lieu empreint de significations, distinct de la nature par le fait qu'il est structuré par des représentations, par une culture : le monde est ce qui donne du sens à l'existence, au-delà de la simple satisfaction des besoins vitaux. L'expression "faire un monde" met en avant le fait que le monde n'est pas une donnée brute mais se construit : faire un monde, c'est avoir une influence sur le réel et contribuer à fabriquer, à produire un espace habitable et commun. S'interroger sur ce qu'il

faut pour faire un monde viable à s'interroger sur les conditions nécessaires pour que ce monde non seulement adienne, ait une réalité effective, mais également remplisse sa tâche de foyer humain le plus harmonieux possible, afin qu'il puisse durer : étant un espace transformé, produit, il nécessite une activité de production, d'assimilation, de maîtrise (le travail, la technique, la science) ; étant un espace commun, il nécessite une pluralité d'individus coexistants qui cohabitent, capables de se partager un même lieu ; étant un foyer de sens, de significations, il nécessite la production d'une culture, d'un art, de représentations communes auxquelles ses membres pourront s'identifier. Or la conciliation de ces trois éléments pose un certain nombre de problèmes : le travail, par lequel l'homme construit un monde, est source de propriété et donc de rapports sociaux conflictuels et d'inégalité qui nuisent au principe de partage, de commun ; cette inégalité peut elle-même être à l'origine de rapports de pouvoir dans la production de significations, la culture (~~produit alors~~) étant alors source d'aliénation pour les dominés qui se voient imposer les idées des dominants ; l'en peut enfin douter de l'idée de représentations communes à tous, le monde étant un certain nombre de cultures différentes qui peuvent entrer en conflit. Le problème est donc de trouver comment faire un monde qui perdurerait comme foyer de hommes alors même que la production du monde engendre des conflits qui menacent son existence. Il s'agit en premier lieu d'expliquer les différents éléments nécessaires pour faire un monde, puis de montrer les conflits qui rendent précaire sa durabilité, avant de déterminer ce qu'il faut pour faire un monde malgré ces conflits.

Examinons tout d'abord les différents éléments nécessaires pour faire un monde (~~qui serait un idéal de foyer de l'humanité~~): une activité de transformation et d'assimilation matérielle, une cohabitation entre différents entités et un ensemble de représentations communes.

En premier lieu, le monde relève de la maîtrise, de ce qui est à soi: pour faire un monde, il faut donc transformer une donnée naturelle, brute, en produit utile. Il faut donc travailler. Le monde se distingue ainsi de la nature, qui relève de l'inconnu, du sauvage, du matériau de notre activité. Le rapport entre travail et nature est expliqué dès le début de la troisième section du livre premier du Capital. Marx indique que le travail est une nécessité de la vie humaine, indépendamment des rapports de production dans lesquels il s'inscrit. Il décompose le processus de travail en trois éléments distincts: le travail à proprement parler, à savoir l'activité de l'homme sur la nature; le moyen du travail, tout ce que l'homme interpose entre lui et la nature; et l'objet du travail, ce que l'homme extrait de la nature pour le transformer. L'homme habite le monde en arrachant de la nature ce dont il a besoin pour vivre pour produire des valeurs d'usage, à savoir l'ensemble de ce qui lui est utile, son travail se cristallisant dans ses produits en une valeur d'échange, par laquelle il va commercer avec les autres hommes. Le monde, l'endroit où l'homme habite et perpétue son existence, est ainsi une production humaine, le fruit de la transformation d'une donnée naturelle en un objet utile, identifiable et maîtrisable. Pour faire le monde, il faut donc explorer, étudier, maîtriser la nature afin qu'elle devienne conforme aux besoins des hommes: la découverte du "Nouveau monde" au XV^e siècle signifiait ainsi moins l'extension de ce qui est, de la nature, que de ce qui est connu, exploré, habitable. Faire le monde consistait ainsi non seulement à transformer la nature mais aussi à l'étudier, à la connaître, à la cartographier pour faire en sorte qu'elle nous soit utile: travail, science et

technique sont aussi les moyens par lesquels l'homme fait un monde, c'est-à-dire s'approprie l'espace.

Ensuite, le monde est défini comme le lieu commun à une diversité d'entités (~~humaines~~) : il s'agit de l'organisation d'individus partageant un territoire commun. Il s'agit ici de distinguer le monde du réel, à savoir de tout ce qui existe. C'est ce que fait Husserl dans la Méditation cartésienne en définissant l'objectivité comme une intersubjectivité : il nomme monde non pas le réel mais ce qui fait que le réel est réel, à savoir qu'il donne lieu à une expérience. En effet, le réel n'a de sens que dans la mesure où il se donne à une conscience : le monde se définit ainsi par le commun, l'entrecroisement de l'ensemble des expériences subjectives. Ce qui est partagé ne relève pas d'une réalité objective, extérieure, inatteignable, mais du transcendantal, d'une structure universelle de la conscience de tout sujet humain. Le monde que nous habitons est ainsi défini par le fait que nous partageons une expérience commune, que nous habitons au sein d'une même structure malgré la diversité de nos représentations. Pour faire un monde, il faut donc permettre la cohabitation dans le commun, par exemple en instituant une égalité de droits entre ses membres : la création de l'ONU après la Seconde Guerre mondiale, fondée sur le respect de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen et la protection de biens communs à l'humanité entière comme l'espace au-delà de l'atmosphère, correspond à cet objectif de vivre ensemble, néanmoins pour faire un monde, c'est-à-dire un lieu partagé.

Enfin, le monde ne remplit pas la seule fonction de satisfaction des besoins vitaux : il est également ce qui permet de donner du sens à l'existence humaine, de dépasser la finitude de l'homme. Dans l'introduction de la Condition de l'homme moderne, Arendt distingue le travail, production des ce qui permet l'entretien du corps, la maintenance, de

Filière : B/L

Session : 2020

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

l'œuvre : cette dernière désigne l'activité par laquelle l'homme crée ce qui lui permet d'habiter le monde en lui insufflant du sens, en s'en faisant une représentation. C'est par l'œuvre que l'homme est un être mondain, culturel, qui vit en société. Parmi l'ensemble des œuvres, on peut distinguer en particulier les productions artistiques : ces dernières sont dotées d'une forme de permanence, d'immortalité en ce qu'elles sont particulièrement porteuses de sens, ce qui va susciter chez les hommes le souci de leur conservation ; l'art est ce qui sort l'individu humain de sa finitude en lui rappelant l'immortalité de l'espèce humaine. Faire un monde ne consiste donc pas simplement à plier la nature aux nécessités du corps : faire un monde consiste aussi à produire une culture, un ensemble d'objets porteurs de sens qui vont permettre de vivre en société. Écouter de la musique, regarder un film, contempler un tableau revêtent à cet égard une forme de singularité imprenable ; les salles de concert, les cinémas, les musées sont nécessaires pour habiter le monde, pour nous extraire des besoins purement corporels et pour vivre comme des humains, c'est-à-dire en communauté qui ne tient pas uniquement pour stratégie de survie. Pour faire un monde, il faut donc produire une culture, des représentations communes.

Les trois éléments paraissent donner une voie de foyer idéal où l'humanité pourrait vivre en harmonie. Or il s'agit à présent de voir la difficile conciliation de ces éléments et les conflits dont ils peuvent être à l'origine.

* * * * *

En premier lieu, on peut se demander si la production de représentations communes permet véritablement l'épanouissement en société, si elle permet à chacun d'habiter le monde également. Cette critique de ce que Marx appelle "idéologie" se retrouve dans la première partie de L'idéologie allemande ("Feuerbach") : l'idéologie agit comme une "camera obscura", dans la mesure où elle retourne (~~la mécanique~~) le lien entre la matière et les productions de l'esprit, en présentant les idées dominantes comme étant adéquates au monde. Marx montre en réalité que les idées dominantes sont les idées de la classe dominante, qui détient les moyens de production : c'est la configuration pratique du mode de production capitaliste qui est à l'origine des idées de propriété privée, d'égalité des droits, de vertu de la concurrence, qui sont des outils pour légitimer la domination réelle de la classe propriétaire. Les travailleurs, soumis à ces représentations, sont ainsi victimes d'aliénation, dans la mesure où la culture dans laquelle ils baignent légitime l'état actuel des choses, c'est-à-dire leur exploitation. Apparaît alors un problème : si l'homme construit son monde par le travail, mais que le travail est engendré d'une lutte des classes qui ne livre pas la domination d'une classe sur l'autre, et que la

culture dominante elle-même émane de l'infrastructure socio-économique pour la légitimer, la classe dominante habite le monde abstrait, soumise à des représentations qui l'empêchent de réaliser pleinement son humanité. Le monde ne peut alors plus être considéré comme un foyer pour tous les hommes.

Ensuite, puisque le travail inscrit dans des rapports sociaux est source d'inégalité, l'on peut également arguer qu'il nuit à la notion de partage, de commun. Le travail, en tant qu'assimilation et transformation de la nature au profit de l'homme produit le souci du "mien", de la propriété (~~l'inégalité~~): la "tragédie des biens communs", démontrée par Hardin dans les années 1970, illustre les effets pervers de la mise à disposition de biens environnementaux, victimes de surexploitation, qui rappelle que le travail consiste à ramener à soi ce qui est à portée de main. Dans la Phénoménologie de l'Esprit, ^{Hegel} met en scène la dialectique du maître et de l'esclave: à la naissance, la conscience est en soi, fondue dans le monde; puis elle prend conscience de ce qui est "à elle" et de ce qui n'est "pas elle", et prend alors conscience de soi dans la confrontation à cette extériorité, c'est-à-dire par le travail; or, interviennent alors une autre conscience, chacune cherchant la reconnaissance de l'autre, ce qui donne lieu à un conflit: la conscience la plus forte va devenir le maître, celle qui se soumet va devenir l'esclave, contrainte de travailler pour le maître. Le travail, par lequel l'homme prend conscience de soi et s'ignore en tant que tel, est ainsi le lieu de conflit qui engendre une inégalité: la production du monde dans le sens de production de la subsistance de l'homme donne lieu à une hiérarchie, qui contredit l'idée d'une cohabitation équilibrée entre membres d'un foyer commun.

Enfin, si pour un monde néantise de produire des représentations communes entre ses membres, il est cependant clair que la coprésence

de différentes communautés humaines induit une pluralité de cultures qui ne refusent ni la simple intégration globale : ne pose alors la question de la cohabitation au sein d'un même monde de communautés aux représentations antagonistes. Richard Hoggart, dans Then and their Work, montre par exemple l'importance de la "culture du pauvre" dans l'identité ouvrière, la classe ouvrière ("nous") ne trouvant son sens que dans l'opposition et le refus de la culture dominante ("eux"). La récente campagne Vogue incitant les jeunes hommes et femmes noirs à se photographier et à s'afficher dans des lignes fictives illustre un conflit entre une culture dominante tendant à invisibiliser une partie de la population, notamment dans le monde de la mode. Les récentes demandes de retrait de l'espace public les statues de Faidherbe, symbole de la colonisation française en Algérie, montrent que la diffusion d'une culture républicaine se voulant universelle (~~entre~~) peut trouver une opposition en des groupes qui refusent une culture légitimant la domination de leurs ancêtres. La production de représentations communes, même pour faire un monde, est donc problématique dans la mesure où elle marque les rapports sociaux réels (~~et donc~~) et invisibilise les conflits : comment alors faire cohabiter différents entités si leurs valeurs et leurs représentations sont irréconciliables ?

* * * * *

Façon aux multiples conflits qui menacent l'existence du monde, dans le sens d'un espace commun où les hommes peuvent vivre ensemble, il serait tentant de chercher à éliminer les conflits et finalement de chercher le consensus. Or il convient plutôt de trouver comment faire un monde qui permettrait précisément l'expression de ces antagonismes.

* * * * *

Filière : BIL

Session : 2020

Épreuve de : Philosophie

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Tout d'abord, plutôt que de chercher l'unification culturelle par la production de représentations (~~uniquement~~) qui ne font qu'au final légitimer la domination de certains, il convient davantage de s'accorder sur les bénéfices de la pluralité, de la contradiction, afin de permettre une réelle cohabitation. Ainsi, dans Justice et démocratie, Rawls avance "l'idée d'un consensus par recoupement". En effet, la constitution d'une communauté politique doit inclure la reconnaissance de la pluralité : elle ne doit donc pas chercher à établir une vérité de la justice, de ce qui est bon, etc. En revanche, les individus contractant peuvent se mettre d'accord sur la possibilité de leur désaccord : une société juste doit reconnaître le droit et la richesse d'une société de désaccord, de conflit. Elle doit en outre diffuser l'argumentation de ses membres à ce désaccord, par les institutions. On peut penser à Yascha Mounk qui, dans Le peuple contre la démocratie, suggère de "domestiquer le nationalisme", en favorisant l'émergence d'un patriotisme autour non pas d'une culture de référence mais des principes constitutionnels qui permettent le débat. Pour faire un monde, il ne faut donc pas chercher à éliminer les divergences produisant les conflits : il faut au contraire permettre l'expression des antagonismes entre ses membres, en les faisant cohabiter en permettant leur

désaccord ; pour faire un monde, il faut une culture ^{commune} de la différence.

Ensuite, s'épanouir dans sa culture, dans ses représentations implique de se libérer de l'aliénation, ce qui doit se faire par une éducation qui permet aux individus de débarrasser l'arbitraire (~~dans~~) dans le sens qu'on et qu'ils donnent à ^{leur} existence : les ateliers d'éducation populaire, comme les conférences quatuorziennes de Francis Lepege, apparaissent en ce sens comme des moyens (~~d'entraide~~) de montrer que le langage, les institutions, etc. sont en eux de pouvoir, et que les représentations dominantes n'ont rien de naturel. Pour faire un monde, il faut donc permettre l'émergence de la conscience politique, en favorisant l'éducation critique afin que chacun puisse se libérer des mécanismes d'aliénation et produire des représentations adéquates à l'idée qu'il se fait de sa propre vie ; les concours d'éloquence organisés dans certains quartiers populaires apparaissent à ce titre comme des moyens d'affirmer que chacun peut produire des œuvres en échappant à la domination arbitraire qui s'exerce dans le langage. C'est à cette condition qu'un monde peut permettre l'épanouissement de tous.

Enfin, faire un monde nécessite d'entretenir le fait que l'organisation des hommes ne sera jamais parfaitement adéquate à la justice : dans Force de loi, Derrida place l'exigence de justice au plus haut en (~~pro~~) indiquant que l'État doit inscrire dans sa constitution le fait que les lois ne seront jamais assez justes, que quelque chose échappe nécessairement à la rationalité humaine. Cette impossibilité de la justice, du consensus, implique de laisser à des contre-pouvoirs

la possibilité de réclamer des comptes à l'Etat. Il s'agit ainsi (~~d'instituer~~) d'instituer le conflit, en permettant à la société civile de s'exprimer par les partis, syndicats, associations, etc. Faire un monde, c'est aussi reconnaître l'impossibilité d'un monde parfait, le vainc tentative de concilier et de l'harmonie, pour permettre l'équilibre entre les forces antagonistes qui le constituent.

* * * * *

Pour faire un monde, il faut donc nécessairement passer par la politique, pour faire un monde juste : et un monde juste fait vivre le conflit, institue les antagonismes entre ses membres afin de permettre leur cohabitation durable. Pour faire un monde, il faut assumer les conflits que cela implique et non pas chuchoter les éviter.

